

## Hannah Arendt : penser contre le totalitarisme

*« Enlever à un peuple l'homme qui l'honore comme le plus grand de ses fils  
n'est pas une chose qu'on entreprend volontiers d'un cœur léger,  
surtout quand on appartient soi-même à ce peuple ».*

Sigmund Freud, l'homme Moïse et la religion monothéiste 1939

C'est par ces mots, espèce de précautions oratoires, que Sigmund Freud ouvre l'un de ses derniers livres, l'homme Moïse. Il est intéressant de noter que la fin de la phrase a été caviardée dans la première traduction française : « surtout lorsque l'on appartient soi-même à ce peuple ».

Freud poursuit : « mais on ne s'autorisera d'aucun exemple pour repousser la vérité au profit d'un hypothétique intérêt national, et l'on est aussi en droit d'attendre de l'élucidation d'un réseau des circonstances un gain pour notre connaissance. »

Cette entrée en matière aurait trouvé sa place en exergue du livre d'Hannah Arendt « Eichmann à Jérusalem ». Mais, elle, ce n'est pas au plus grand homme d'un peuple qu'elle s'en prend, mais, d'une certaine manière, au peuple tout entier, et au-delà de lui à l'humain.

Je tiens tout d'abord à remercier, en mon nom et en celui de notre association, Faruk Gunaltay, et le cinéma L'odyssée, qui nous ont permis d'inaugurer notre ciné-club, lors d'une soirée exceptionnelle, en association avec Amnesty international.

La soirée s'est déroulée en trois parties :  
la remise des prix de la 14ème édition du festival « Étoiles et toiles du cinéma européen »

la projection du film *Hannah Arendt* en présence de Margarethe von Trotta qui a reçu Le prix Odyssée - Conseil de l'Europe pour la création artistique pour ce film.

Et enfin, un débat avec Margarethe von Trotta.

Ce film est une excellente manière d'introduire la thématique de notre ciné-club. En nous permettant d'assister à la controverse qu'ont provoquée les articles puis le livre d'Hannah Arendt *Eichmann à Jérusalem*. Le film illustre et actualise certaines des questions essentielles posées par la politique d'extermination et son organisation bureaucratique et industrielle de la mort. Force est de constater que ces questions n'ont rien perdu de leur actualité.

Il convient de mettre en exergue le fait que la réalisatrice traite ces questions essentielles sans avoir recours d'aucune manière au choc des images. Au contraire, elle soutient la gageure de nous faire découvrir une pensée en action. Elle dévoile un des enseignements majeurs de la Shoah, non pas la barbarie, mais l'espèce humaine. Car *Si c'est un homme*, rien ne me garantit que je ne sois celui-là.

À l'époque du livre, la controverse a tourné autour de trois idées : la médiocrité des assassins, la complicité des victimes, la banalité du mal.

Hannah Arendt introduit ainsi dans nos réflexions, sur ce genre d'événements, la notion d'**hommes ordinaires**, expression que j'ai entendue pour la première fois dans le film de Stanley Kramer *Jugement à Nuremberg*, daté de 1961.

En rapportant les témoignages concernant les *Judenräte* et leurs dirigeants, elle soulève la question de leur responsabilité et de leur complicité. Elle met ici en évidence un processus qui participe fortement à la mécanique totalitaire. Pour le moment je le nommerais « la politique du moins pire ». En

effet un régime totalitaire s'appuie sur différents processus. La soumission à l'autorité et le conformisme de groupe sont les plus connus. Les témoignages à propos du livre du *Judenrat* ont montré comment certains ont pu penser qu'il était nécessaire de se substituer aux bourreaux, de s'associer à eux, d'appliquer soi-même leurs projets, dans l'espoir d'éviter le pire, d'épargner des vies ou d'épargner des vies qui seraient plus précieuses que d'autres. Cela me rappelle un épisode qui s'est déroulé dans un camp d'extermination. Le fils d'un juif riche avait été désigné pour faire partie du prochain contingent vers la mort. Le père avait appris que l'on pouvait acheter les Kapos au prix de remplacer son enfant par un autre puisque seul le nombre comptait. Mais il a des scrupules. Il rencontre dans le camp un Rav, ce qui est exceptionnel dans ces circonstances. Il lui pose son cas de conscience et celui-ci ne veut pas répondre. Il revient, il insiste tant que, finalement, le Rav lui cite la Guemara Sanhédrin : est-ce que ton sang vaut plus que celui d'un autre. Et le père n'a rien fait.

Le film de Margarethe von Trotta soulève nombre de questions. L'une d'elles ne m'est apparue qu'en le revoyant mardi. Je m'étais demandé quel était l'intérêt de montrer les quelques flash-back avec Martin Heidegger.

L'autre soir la réponse s'est avérée limpide. Heidegger est *penser*.

Eichmann, quant à lui, n'est ni un Iago, ni un Macbeth, ni un Maximilien Aue ; et il ne lui serait jamais venu à l'esprit, comme à Richard III de faire le mal par principe. Pour autant, « **Eichmann n'est pas stupide. C'est la pure absence de pensée-ce qui n'est pas du tout la même chose-** qui lui a permis de devenir un des plus grands criminels de son époque ... Que l'on puisse être à ce point éloigné de la réalité, à ce point privé de pensée ; que cela puisse faire plus de mal que tous les instincts destructeurs réunis qui sont peut-être inhérents à l'homme. Voilà une des leçons que l'on pouvait tirer du procès de Jérusalem »

Ainsi se pose le problème d'Hannah Arendt. D'un côté Heidegger qui incarne la pensée de l'autre Eichmann qui serait la pure absence de penser et tous les deux s'avèrent nazis. Assiste-t-elle à une défaite de la pensée ? Question épineuse pour Hannah Arendt qui pense qu'on lui reproche souvent, c'est le cas de Gershom Scholem, personnage implicite du film, son « *Selbstdenken* », ce que je traduirai par sa liberté de penser.

Pour la réalisatrice, le procès met en lumière « ***l'effondrement moral de toute la société européenne respectable*** ». C'est l'explication que donne Hannah Arendt à ses étudiants. Mais, selon elle, force reste à la pensée.

Daniel Lemler

Novembre 2013